



PSICHÉ.



ESICHE

PSICHÉ,

TRAGÉDIE-BALLET.

PAR

J. B. P. DE MOLIERE.



A AMSTERDAM,
Chez JACQUES LE JEUNE.

M. D. C. LXXIV.



LE LIBRAIRE
AU LECTEUR

 Et Ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en Musique, à la reserve de la plainte Italienne. M. de Moliere a dressé le Plan de la Piece, & réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés, & à la pompe du spectacle, qu'à l'exacte regularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entiere. Le Carnaval s'approchoit, & les ordres pressans du Roy, qui se vouloit donner ce magnifique Divertissement plusieurs fois avant le Careme, l'ont mis dans la necessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le premier Acte, la premiere Scene du second, & la premiere du troisieme, dont les Vers sont de luy. M. Corneille a employé une quinzaine au reste; & par ce moyen Sa Majeste s'est trouvée servie dans le temps qu'elle avoit ordonné.

ACTEURS.

JUPITER.

VENUS.

L'AMOUR.

ÆGIALE, }
PHAENE, } Graces.

PSICHE.

LE ROY, Pere de Psiché.

AGLAURE, }
CIDIPPE, } Sœurs de Psiché.

CLEOMENE, }
AGENOR, } Princes amans de Psiché.

LE ZEPHIRE.

LYCAS.

LE DIEU D'UN FLEUVE.

P S I C H E,

TRAGÉDIE-BALLET.

PROLOGUE.



A Scene represente sur le devant un lieu champêtre, & dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement.

Flore paroist au milieu du Theatre, accompagnée de Vertumne Dieu des arbres & des fruits, & de Palamon Dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinites; l'un mène à sa suite des Dryades & des Sylvaies; & l'autre des dieux, des flouves & des Nayaies. Flore chante ce recit pour inviter Venus à descendre en terre.

CE n'est plus le temps de la guerre;
 Le plus puissant des Rois
 Interrompt les exploits
 Pour donner la paix à la terre.
 Descendez, mere des amours,
 Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne & Palamon, avec les divinites, qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, & chantent ces paroles.

CHOEUR DES DIVINITEZ
de la terre & des eaux.

Composé de Flore, Nymphes, Palamon, Vertumne,
Sylvains, Faunes, Dryades, & Nnyades.

Nous goustons une paix profonde ;
Les plus doux jeux sont icy-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roy du monde.
Descendez, mere des amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une Entrée de Ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, & deux Nnyades. Après laquelle, Vertumne & Palamon chantent ce Dialogue.

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautez cruelles,
Soupirez à vostre tour.

PALAMON.

Voicy la Reine des belles
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours severe
Ne se fait jamais bien aimer.

PALAMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Ils repètent ensemble ces derniers vers.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'amour nous blesse,
Languissons, puis qu'il le faut.

PALAMON.

Que sert un cœur sans tendresse ?
Est il un plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours severé
Ne se fait jamais bien aimer.

PALAMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

*Flore répond au Dialogue de Vertumne & de Palamon,
par ce Menuet ; & les autres divinités y meslent leurs
dances.*

Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas ?
Que sans cesse
L'on se presse
De goûter les plaisirs icy-bas :
La sagesse
De la jeunesse,
C'est de sçavoir jouir de ses appas.
L'amour charme
Ceux qu'il desarme ;
L'amour charme,
Cedons luy tous.
Nostre peine
Seroit vaine
De vouloir résister à ses coups :
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

*Venus descend du Ciel dans une grande machine avec
l'amour son fils, & deux petites grâces, nommées A-
giate & Phaene : & les divinités de la terre & des eaux
recommencent de joindre toutes leurs voix, & continuent
par leurs dances de luy témoigner la joye qu'elles ressentent
à son abord.*

CHOEUR DE TOUTES LES
Divinitez de la terre & des eaux.

Nous gouffons une paix profonde ;
Les plus doux jeux sont icy bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roy du monde.
Descendez, mere des amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VENUS dans sa machine.

Cessez, cessez pour moy tous vos chants d'alle-
gresse :

De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage qu'icy vostre bonté m'adresse
Doit estre reservé pour de plus doux appas.

C'est une trop vieille methode
De me venir faire sa cour ;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Venus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naisans
Où l'on va porter ses encens ;

Pfiché, Pfiché la belle, aujourd'huy tient ma place,
Déjà tout l'univers s'empresse à l'adorer,

Et c'est trop que dans ma disgrâce

Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.

On ne balance point entre nos deux merites,

A quitter mon party tout s'est licencié,

Et du nombreux amas de graces favorites,

Dont je traïnois par tout les soins & l'amitié,

Il ne m'en est resté que deux des plus petites,

Qui m'accompagnent par pitié.

Souffrez que ces demeures sombres

Presentent leur solitude aux troubles de mon cœur,

Et me laissez parmy leurs ombres

Cacher ma honte & ma douleur.

*Flore & les autres Deités se retirent, & Venus avec sa
suis e sort de sa machine.*

PROLOGUE.

ÆGIALF.

Nous ne ſçavons, Déesſe, comment faire,
 Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler :
 Noſtre reſpect veut ſe taire,
 Noſtre zele veut parler.

V E N U S.

Parlez, mais ſi vos ſoins aſpirent à me plaire,
 Laiſſez tous vos conſeils pour une autre laiſon,
 Et ne parlez de ma colere,
 Que pour dire que j'ay raiſon.
 C'eſtoit-là, c'eſtoit-là la plus ſenſible offence
 Que ma divinité pût jamais recevoir,
 Mais j'en auray la vengeance,
 Si les dieux ont du pouvoir.

P H A E N I.

Vous avez plus que nous de clartez, de ſageſſe,
 Pour juger ce qui peut eſtre digne de vous :
 Mais pour moy, j'aurois crû qu'une grande dé-
 eſſe
 Devroit moins ſe mettre en courroux.

V E N U S.

Et c'eſt là la raiſon de ce courroux extrême.
 Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront eſt ſan-
 glant,
 Et ſi je n'étois pas dans ce degré ſuprême,
 Le dépit de mon cœur ſeroit moins violent.
 Moy, la fille du Dieu qui lance le tonnerre,
 Mere du Dieu qui fait aimer ;
 Moy, les plus doux ſouhait du Ciel & de la terre ;
 Et qui ne ſuis venuë au jour que pour charmer ;
 Moy, qui par tout ce qui respire.
 Ay veu de tant de vœux encenſer mes autels,
 Et qui de la beauté, par des Droits immortels,
 Ay tenu de tout temps le ſouverain empire ;
 Moy, dont les yeux ont mis deux grandes deitez
 Au point de me ceder le prix de la plus belle,
 Je me voy ma victoire & mes Droits diſputer
 Par une chetive mortelle !
 De ridicule excès d'un fol entellement.

Va jufqu'à m'opposer une petite fille !
 Sur les traits & les miens j'effuyray conftamment
 Un téméraire jugement !
 Et du haut des cieux où je brille ,
 J'entendray prononcer aux mortels prévenus ,
 Elle eft plus belle que Venus !

Æ G I A L E.

Voilà comme l'on fait , c'eft le ftyle des hommes ,
 Ils font impertinens dans leurs comparaiſons.

P H A E N E.

Ils ne ſçauroient louer , dans le ſiecle où nous ſommes ,

Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

V E N U S.

Ah que de ces trois mots là rigueur insolente
 Vange bien Junon & Pallas ,
 Et conſole leurs cœurs de la gloire éclatante
 Que la fameuſe pomme acquit à mes appas !
 Je les voy ſ'applaudir de mon inquietude ,
 Affecter à toute heure un ris malicieux ,
 Et d'un fixe regard chercher avec étude
 Ma confuſion dans mes yeux.

Leur triomphante joye , au fort d'un tel outrage ,
 Semble me venir dire , insultant mon courroux ,
 Vante , vante , Venus , les traits de ton viſage ,
 Au jugement d'un ſeul tu l'emportas ſur nous ,

Mais par le jugement de tous
 Une ſimple mortelle a ſur toy l'avantage.

Ah ! ce coup-là m'acheve , il me perce le cœur ,
 Je n'en puis plus ſouffrir les rigueurs ſans égales ,
 Et c'eſt trop de ſurcroiſt à ma vive douleur ,
 Que le plaifir de mes rivales.

Mon fils , ſi j'eus jamais ſur toy quelque credit ,
 Et ſi jamais je te fus chere ,

Si tu portes un cœur à ſentir le dépit
 Qui trouble le cœur d'une mere ,
 Qui ſi tendrement te chérit ;

Employe , employe-ley l'effort de ta puiffance
 A ſoutenir mes intereſts ,

Et fais à Pfiché par tes traits
 Sentir les traits de ma vengeance.
 Pour rendre son cœur malheureux,
 Prends celuy de tes traits le plus propre à me plaire,
 Le plus empoisonné de ceux
 Que tu lances dans la colere ;
 Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
 Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée,
 Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
 D'aimer, & n'estre point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'a-
 mour,
 On m'impute par tout mille fautes commises,
 Et vous ne croiriez point le mal & les sottises
 Que l'on dit de moy chaque jour.
 Si pour servir vostre colere....

VENUS.

Va, ne resiste point aux souhaits de ta mere ;
 N'applique tes raisonnemens
 Qu'à chercher les plus prompts momens
 De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
 Pars, pour toute réponse à mes empressements,
 Et ne me revoy point que je ne sois vangée.

*L'amour s'envole, & Venus se retire
 avec les Grâces.*

*La Scene est changée en une grande ville, où l'on décou-
 vre des deux costez, des Palais & des maisons de differens
 ordres d'Architecture.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.


 L'est des maux, ma Sœur, que le silen-
 ce aigrit,
 Laissons, laissons parler mon chagrin
 & le vostre,
 Et de nos cœurs l'un à l'autre,
 Exhalons le cuisant dépit :
 Nous nous voyons sœurs d'infortune,
 Et la vostre & la mienne ont un si grand rapport,
 Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
 Et dans nostre juste transport
 Murmurer à plainte commune
 Des cruautés de nostre sort.
 Quelle fatalité secrète,
 Ma sœur, soumet tout l'univers
 Aux attraits de nostre cadette,
 Et de tant de Princes divers
 Qu'en ces lieux la fortune jette,
 N'en présente aucun à nos fers ?
 Quoy, voir de toutes parts, pour luy rendre les ac-
 mes,
 Les cœurs se precipiter,
 Et passer devant nos charmes,
 Sans s'y vouloir arrester ?
 Quel sort ont nos yeux en partage,
 Et quest-ce qu'ils ont fait aux dieux,
 De ne jouïr d'aucun hommage,
 Parmi tous ces tributs de sôûpirs glorieux,
 Dont le superbe avantage

Fait

Fait triompher d'autres vœux ?
 Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrâce,
 Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
 Et l'heureuse Psiché jouir avec audace
 D'une foule d'amans attachez à ses pas ?

CIDIPPE.

Ah, ma sœur, c'est une aventure
 A faire perdre la raison,
 Et tous les maux de la nature,
 Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moy j'en suis souvent jusqu'à verser des lar-
 mes,
 Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché,
 Contre un pareil malheur ma constance est sans ar-
 mes,
 Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
 Me tient devant les yeux la honte de nos char-
 mes.

Et le triomphe de Psiché.

La nuit il m'en repasse une idée éternelle
 Qui sur toute chose prévaut ;
 Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
 Et dès qu'un doux sommeil me vient délivrer
 d'elle,
 Dans mon esprit aussitôt
 Quelque songe la rappelle,
 Qui me réveilla en sursaut.

CIDIPPE.

Ma sœur, voilà mon martyre,
 Dans vos discours je me voy,
 Et vous venez là de dire
 Tout ce qui se passe en moy.

AGLAURE.

Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.
 Quels charmes si puissans en elle sont épars,
 Et par où, dites-moy, du grand secret de plaire,
 L'honneur est-il acquis à ses moindres regards ?

Que voit-on dans sa personne,
 Pour inspirer tant d'ardeurs ?
 Quel droit de beauté luy donne
 L'empire de tous les cœurs ?

Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse,

On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas ;
 Mais luy cede-t-on fort pour quelque peu d'aisance,

Et se void-on sans appas ;

Est on d'une figure à faire qu'on se raille ?

N'a-t-on point quelques traits, & quelque agréments,

Quelque teint, quelques yeux, quelque air, & quelque taille

A pouvoir dans nos fers jeter quelques amans ?

Ma sœur, faites-moy la grace

De me parler franchement

Suis je faite d'un air, à vôtre jugement,

Que mon mérite au sien doive céder la place,

Et dans quelque ajustement

Trouvez vous qu'elle m'efface ?

C I D I P P E.

Qui, vous, ma sœur ? nullement.

Hier à la chasse, près d'elle,

Je vous regarday long-temps,

Et sans vous donner d'encens,

Vous me parustes plus belle.

Mais moy, dites, ma sœur, sans me vouloir flatter,

Sont-ce des visions que je me mets en teste,

Quand je me croy taillée à pouvoir mériter

La gloire de quelque conquête ?

A G L A U R E.

Vous, ma sœur, vous avez sans nul déguisement,

Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme ;

Vos moindres actions brillent d'un agrément

Dont je me sens toucher l'ame ;

Et je serois vôtre amant ;

Si j'estois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous
deux,

Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les ar-
mes,

Et que d'aucun tribut de soupirs & de vœux
On ne fait honneur à nos charmes ?

AGLAURE.

Toutes les Dames d'une voix,

Trouvent les attraits peu de chose,

Et du nombre d'amans qu'elle tient sous ses
loix,

Ma sœur, j'ay découvert la cause.

CIDIPPE.

Pour moy je devine, & l'on doit présumer
Qu'il faut que l'à dessous soit caché du mystère :

Ce secret de tout enflammer

N'est point de la nature un effet ordinaire ;

L'Art de la Thessalie entre dans cette affaire,

Et quelque main a sceu sans doute luy former

Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appuy ma croyance se fonde,

Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,

C'est un air en tout temps desarmé de rigueurs,

Des regards caressans que la bouche seconde,

Un souris chargé de douceurs,

Qui rend les bras à tout le monde ;

Et ne vous promet que faveurs.

Nôtre gloire n'est plus aujourd'huy conservée,

Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertez,

Qui par un digne essay d'illustres cruautez,

Vouloient voir d'un amant la confiance éprou-
vée.

De tout ce noble orgœuil qui nous seyoit si bien,

On est bien descendu dans le siecle où nous som-
mes,

Et l'on en est reduite à n'esperer plus rien,

A moins que l'on se jette à la teste des hommes.

C I D I P P E.

Ouy, voilà le secret de l'affaire, & je voy
 Que vous le prenez mieux que moy...
 C'est pour nous attacher à trop de bienfiance,
 Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut ve-
 nit,

Et nous voulons trop soutenir
 L'honneur de nôtre sexe, & de nôtre naissance.
 Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
 L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire,
 Et c'est par-là que Pſiché nous ravit
 Tous les amans qu'on voit sous son em-
 pire.

Suivons, suivons l'exemple, ajustons nous au temps,
 Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances,
 Et ne menageons plus de tristes bienfiances
 Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

A G L A U R E.

J'approuve la pensée, & nous avons matière
 D'en faire l'épreuve première
 Aux deux Princes qui sont les derniers arrivez.
 Ils sont charmans, ma sœur, & leur personne en-
 tière

Me... Les avez-vous observé ?

C I D I P P E.

Ah, ma sœur, ils sont faits tous deux d'une ma-
 nière,
 Que mon âme... Ce sont deux Princes achevez.

A G L A U R E.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse,
 Sans se faire deshonneur.

C I D I P P E.

Je trouve que sans honte une belle Princesse
 Leur pourroit donner son cœur.

SCÈNE II.

CLEOMÈNE, AGENOR,
AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Les voicy tous deux, & j'admire.
Leur air & leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE.

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainſy ?
Prenez vous l'épouvante en nous voyant paroître ?

CLEOMÈNE.

On nous faiſoit croire qu'icy
La Princeſſe Pſiché, Madame, pourroit eſtre.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornez de ſa préſence ?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes aſſez doux ;
Mais nous cherchons Pſiché dans nôtre impatience.

CIDIPPE.

Quelque choſe de bien preſſant
Vous doit à la chercher pouſſer tous deux ſans doute.

CLEOMÈNE.

Le motif eſt aſſez puiffant,
Puiſque nôtre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

Ce ſeroit trop à nous, que de nous informer
Du ſecret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMÈNE.

Nous ne prétendons point en faire de myſtère ;
Auſſi bien malgré nous paroitra-t-il au jour.

Et le ſecret ne dure guere,
Madame, quand c'eſt de l'amour.

CI.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Pfiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux soumis à son empire
Nous allons de concert luy découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'est une nouveauté sans doute assez bizarre,
Que deux rivaux si bien unis.

CLEOMENE.

Il est vray que la chose est rare,
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Est ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point a separer vos vœux ?

AGLAURE.

Parmy l'éclat du sang vos yeux n'ont-ils veu
qu'elle

A pouvoir meriter vos feux ;

CLEOMENE.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'en-
flâme ?

Choisit-on qui l'on veut aimer ?

Et pour donner toute son ame

Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire.

On fait dans une telle ardeur

Quelque chose qui nous attire,

Et lorsque l'amour touche un cœur.

On n'a Point de raison à dire.

AGLAURE.

En verité je plains les facheux embarras

Où je voy que vos cœurs se mettent ;

Vous aimez un objet dont les rians appas

Méleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jet-
tent,

Et son cœur ne vous tiendra pas

Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

B'espoir qui vous appelle au rang de ses amans
 Trouvera du méconte aux douceurs qu'elle éta-
 le ;

Et c'est pour essayer de tres-fâcheux momens ,
 Que les soudains retours de son ame inegale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous vallez
 Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide ,
 Et vous pouvez trouver tous deux , si vous voulez ,
 Avec Autant d'attraits , une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié
 Vous pouvez de l'amour sauver vôtre amitié ,
 Et l'on voit en vous deux un merite si rare ,
 Qu'un tendre avis veut bien prevenir par pitié
 Ce que vôtre cœur se prépare.

CLEOMEDE.

Cet avis genereux fait par nous éclater
 De bontez qui nous touchent l'ame ;
 Mais le Ciel nous reduit à ce malheur ; Madame ,
 De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Vôtre illustre pitié veut en vain nous distraire
 D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;
 Ce que nôtre amitié , Madame , n'a pas fait ,
 Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psiché..... La voicy.

S C E N E III.

P S I C H E', C I D I P P E, A G L A U R E,
C L E O M E N E, A G E N O R

V Enez jouïr, ma sœur, de ce qu'on vous appreste.

A G L A U R E.

Preparez vos attraits à recevoir icy
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

C I D I P P E.

Ces Princes ont tous deux si bien senty vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

P S I C H E'.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyois pas la cause,
Et j'aurois crû toute autre chose
En les voyant parler à vous.

A G L A U R E.

N'ayant ny beauté, ny naissance
A pouvoir meriter leur amour & leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de sa confiance.

C L E O M E N E.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Est sans doute, Madame, un aveu temeraire;
Mais tant de cœurs près du trepas,
Sont par de tels aveus forcez à vous déplaire,
Que vous estes reduite à ne les punir pas
Des foudres de vôtre colere.

Vous voyez en nous deux amis,

Qu'un doux rapport d'humeurs sceut joindre dès
l'enfance;

Par cent combats d'estime & de reconnoissance.
Du destin ennemy les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort, & l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices

Ont.

Ont de nôtre amitié signalé les beaux nœuds :
 Mais a quelques essais qu'elle se sont trouvée,
 Son grand triomphe est en ce jour,
 Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
 Que de se conserver au milieu de l'amour.
 Ouy, malgré tant d'appas, son illustre constance
 Aux loix qu'elle nous fait a soumis tous nos
 vœux ;

Elle vient d'une douce & pleine deference
 Remettre à vôtre choix le succès de nos feux,
 Et pour donner un poids à nôtre concurrence,
 Qui des raisons d'estat entraîne la balance
 Sur le choix de l'un de nous deux .
 Cette même amitié s'offre sans repugnance
 D'unir nos deux Estats au sort du plus heureux.

AGÉNOR.

Ouy, de ces deux Estats, Madame,
 Que sous vôtre heureux choix nous nous offrons
 d'unir,

Nous voulons faire à nôtre flâme
 Un secours pour vous obtenir.

Ce que pour ce bonheur, près du Roy vôtre Pere
 Nous nous sacrifions tous deux,
 N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux,
 Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire
 D'un pouvoir dont le malheureux,
 Madame n'aura plus affaire.

PSICHE'.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes
 yeux

De quoy remplir les vœux de l'ame la plus fiere,
 Et vous me le parez tous deux d'une maniere,
 Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus precieux.
 Vos feux, vôtre amitié, vôtre vertu suprême,
 Tout me televe en vous l'offre de vôtre foy,
 Et j'y vois un merite à s'opposer luy-même
 A ce que vous voulez de moy.

Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je dé-
 fere.

Pour

Pour entrer sous de tels liens ;
 Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un
 Pere.
 Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les
 miens.
 Mais si l'on me rendoit sur mes vœux absoluë.
 Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
 Et toute mon estime entre vous suspenduë
 Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.
 A l'ardeur de vôtre poursuite
 Je répondrois assez de mes vœux les plus doux ;
 Mais c'est parmi tant de mérite
 Trop que deux cœurs pour moy, trop peu qu'un
 cœur pour vous.
 De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gelnée
 A l'effort de vôtre amitié:
 Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
 A me faire trop de pitié.
 Ouy, Princes, à tous ceux donc l'amour suit le
 vôtre,
 Je vous preferois tous deux avec ardeur ;
 Mais je n'aurois jamais le cœur
 De pouvoir preferer l'un de vous deux à l'autre ;
 A celui que je choisirois,
 Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice,
 Et je m'imputerois à barbare injustice
 Le tort qu'à l'autre je ferois.
 Ouy, tous deux vous brillez de trop de grandeur
 d'ame
 Pour en faire aucun malheureux,
 Et vous devez chercher dans l'amoureuse flâme
 Le moyen d'estre heureux tous deux,
 Si vôtre cœur me considère
 Assez pour me souffrir de disposer de vous,
 J'ay deux sœurs capables de plaire,
 Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,
 Et l'amitié me rend leur personne assez chere,
 Pour vous souhaiter leurs époux.

CLEOMÈNE.

Un cœur dont l'amour est extrême
 Peut-il bien consentir, hélas,
 D'estre donné par ce qu'il aime !

Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
 Nous donnons un pouvoir suprême.
 Disposez-en pour le trépas,
 Mais pour une autre que vous même
 Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGÉNOR.

Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'ou-
 trage,

Et c'est pour leurs attrais un indigne partage,

Que les restes d'une autre ardeur ;

Il fait d'un premier feu la pureté fidelle.

Pour aspirer à cet honneur

Où vôtre bonté nous appelle,

Et chacune merite un cœur

Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,

Qu'avant que de vous en défendre,

Princes, vous deviez bien attendre.

Qu'on se fust expliqué sur vous.

Nous croyez-vous un cœur si facile & si tendre ?

Et lors qu'on parle icy de vous donner à nous,

Sçavez-vous si l'on veut vous prendre ?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens

Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,

Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre merite

La conquête de ses amans.

PSICHE.

J'ay crû pour vous, mes sœurs, une gloire assez
 grande,

Si la possession d'un merite si haut.....

S C E N E IV.

LYCAS, PSICHE, AGLAURE, CIDIPPE,
CLEOMENE, AGENOR.

AH, Madame!

LYCAS.

PSICHE'.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roy.....

PSICHE'.

Quoy?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHE'.

Dans ce trouble si grand, que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne sçavez que trop tost.

PSICHE'.

Helas! que pour le Roy tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSICHE'.

C'est pour louer le ciel, & me voir hors d'effroy,
De sçavoir que je n'ayé à craindre que pour moy
Mais appren-moy, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obeisse à qui m'envoye icy,
Madame, & qu'on vous laisse apprendre de sa bouche

Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSICHE'.

Allons sçavoir sur quoy l'on craint tant ma foiblesse.

SCENE V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

SI ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dy-nous quel grand malheur nous couvre ta tris-
teffe.

LYCAS.

Helas! ce grand malheur dans la cour répandu,
Voyez le vous-mêmes, Princesse,
Dans l'oracle qu'au Roy les destins ont rendu.
Voicy ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravez au fond de mon ame:

Que l'on ne pense nullement

A vouloir de Psiché conclure l'hymenée;
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement

En pompe funebre menée,

Et que de tous abandonnée;

Pour époux elle attende en ces lieux constamment

Un monstre dont on a la veüe empoisonnée,

Un serpent qui répand son venin en tous lieux,

Et trouble dans sa rage & la terre & les cieux.

Après un arrest si severe,

Je vous quitte, & vous laisse à juger entrè vous,

Si par de plus cruels & plus sensibles coups

Tous les dieux nous pouvoient expliquer leur co-
lere.

SCENE V.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

MA sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Ou nous voyons Psiché par les destins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?

B

CI-

A ne vous point mentir, je sens que dans mon
cœur

Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moy, je sens quelque chose au mien

Qui ressemble assez à la joye.

Allons, le destin nous envoie

Un mal que nous pouvons regarder comme un
bien.

PREMIER INTERMEDE.

LA Scene est changée en des rochers affreux, & fait voir
en éloignement une grotte effroyable.

C'est dans ce desert que Psiché doit estre exposée pour obeïr
à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent dé-
plorer sa disgrâce. Une partie de cette troupe desolée témoi-
gne sa pitié par des plaintes touchantes, & par des concerts
lugubres; & l'autre exprime sa desolation par une danse
pleine de toutes les marques du plus violent desespoir.

PLAINTE EN ITALIEN,

chantées par une femme desolée, &
deux hommes affligez.

Femme desolée.

DEh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

1. *Homme affligé.*

Ahi dolore!

2. *Homme affligé.*

Ahi martire?

1. *Homme affligé.*

Cruda morte!

2. *Homme affligé.*

Empia sorte!

T O U S T R O I S.

Che condanni à morir tanta beltà,
Cieli, stelle, ah! crudeltà.

2. *Homme affligé.*

Com' esser può fra voi, ò numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente?
Ah! che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi inferni.

1. *Homme affligé.*

Nume fiero!

2. *Homme affligé.*

Dio severo!

E N S E M B L E.

Perche tanto rigor
Contro innocente cor;
Ah! sentenza inudita,
Dar morte à la beltà, ch'altrui da vita.

Femme desolée.

Ah! ch'indarno si tarda,
Non resiste à li Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il Ciel, l'huom cede à forza,

Ah! dolore! &c. *Come sopra.*

Ces plaintes sont entrecoupées & finies par une Entrée de Ballet de huit personnes affligées.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E I.

LE ROY, PSICHE', AGLAURE, CIPPE, LYCAS, SUITE.

PSICHE'.

DE vos larmes, Seigneur, la source m'est
bien chere ;
Mais c'est trop aux bontez que vous a-
vez pour moy ,
Que de laisser regner les tendresses de
Pere

Jusque dans les yeux d'un grand Roy.
Ce qu'on vous voit icy donner à la nature
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'in-
jure
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs :
Laissez moins sur vostre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs,
Qui dans le cœur d'un Roy montrent de la foi-
blesse.

LE ROY.

Ah ! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts,
Mon dœuil est raisonnable, encor qu'il soit extré-
me,
Et lors que pour toujours on perd ce que je perds,
La sagesse, croy moy, peut plurer elle même.
En vain l'orgœuil du diademe
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on
aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.
Je ne veux point dans ceite adversité

Parot

Parer mon cœur d'insensibilité,
 Et cacher l'ennuy qui me touche ;
 Je renonce à la vanité
 De cette dureté farouche,
 Que l'on appelle fermeté ;
 Et de quelque façon qu'on nomme
 Cette vive douleur dont je ressens les coups,
 Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
 Et dans le cœur d'un Roy montrer le cœur d'un
 homme.

PSICHE.

Je ne mérite pas cette grande douleur :
 Opposez, opposez un peu de résistance
 Aux droits qu'elle prend sur un cœur
 Dont mille evenemens ont marqué la puissance.
 Quoy, faut il que pour moy vous renonciez ; Sei-
 gneur,
 A cette royale constance,
 Dont vous avez fait voir dans les coups du mal-
 heur
 Une fameuse expérience ?

LE ROY.

La constance est facile en mille occasions.
 Toutes les revolutions
 Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
 La perte des grandeurs, les persecutions,
 Le poison de l'envie, & les traits de la haine,
 N'ont rien qui ne puissent sans peine
 Braver les resolutions
 D'une ame où la raison est un peu souveraine:
 Mais ce qui porte des rigueurs
 A faire succomber les cœurs
 Sous le poids des douleurs ameres,
 Ce sont, ce sont les rudes traits
 De ces fatalitez severes,
 Qui nous enlevent pour jamais
 Les personnes qui nous sont cheres.
 La raison contre de tels coups

N'offre point d'armes secourables,
 Et voilà des dieux en courroux
 Les foudres les plus redoutables
 Qui se puissent lancer sur nous.

P S I C H E .

Seigneur, une douceur icy vous est offerte :
 Votre hymen a reçu plus d'un présent des
 dieux,

Et par une faveur ouverte
 Ils ne vous ostent rien en m'ostant à vos yeux,
 Dont ils n'ayent pris le soin de reparer la perte.
 Il vous reste dequoy consoler vos douleurs,
 Et cette loy du Ciel que vous nommez cruelle
 Dans les deux Princesses mes sœurs,
 Laisse à l'amitié paternelle
 Où placer toutes ses douceurs.

L E R O Y .

Ah, de mes maux soulagement frivole !
 Rien, rien ne s'offre à moy qui de toy me con-
 sole ;
 C'est sur mes déplaisirs que j'ay les yeux ouverts,
 Et dans un destin si funeste
 Je regarde ce que je perds,
 Et ne voy point ce qui me reste.

P S I C H E .

Vous sçavez mieux que moy qu'aux volontez des
 dieux,

Seigneur, il faut regler les nostres,
 Et je ne puis vous dire en ces tristes adieux
 Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux
 autres.

Ces dieux sont maistres souverains
 Des presens qu'ils daignent nous faire ;
 Ils ne les laissent dans nos mains
 Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
 Lors qu'ils viennent les retirer,
 On n'a nul droit de murmurer
 Des grâces que leur main ne veut plus nous éten-
 dre ;

Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos
vœux,
Et quand par cet arrest ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ostent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me ren-
dre.

LE ROY.

Ah, cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me presente,
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre icy le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante
Pour ne me plaindre point de cet arrest des-cieux ?
Et dans le procedé des dieux
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assaffinante
Ne paroist-elle pas aux yeux ?
Voy l'estat où ces dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te receut mon cœur infortuné:
Tu connoistras par là qu'ils me viennent repren-
dre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je receus d'eux en toy, ma fille,
Un present que mon cœur ne leur demandoit pas;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joye accroistre ma famille.
Mais mon cœur ainsi que mes yeux
S'est fait de ce present une douce habitude:
J'ay mis quinze ans de soins, de veilles, & d'é-
tude,
A me le rendre précieux !
Je l'ay paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus,
En luy j'ay renfermé par des loins assidus
Tous les plus beaux trésors que fournit la sa-
gesse,
A luy j'ay de mon ame attaché la tendresse,

Bien

J'en

J'en ay fait de ce cœur le charme & l'allegresse,
 La consolation de mes sens abbatu,
 Le doux espoir de ma vieillesse.
 Ils m'ostent tout cela, ces dieux,
 Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte
 Sur cet affreux arrest dont je souffre l'atteinte ?
 Ah ! leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur
 Des tendresses de nostre cœur :
 Pour m'oster leur present, leur falloit-il attendre.

Que j'en eusse fait tout mon bien ?
 Ou plustost, s'ils avoient dessein de le reprendre,
 N'eust-il pas esté mieux de ne me donner rien ?

P S I C H E'.

Seigneur, redoutez la colere
 De ces dieux contre qui vous osez éclater.

L E R O Y.

Après ce coup que peuvent ils me faire ?
 Ils m'ont mis en estat de ne rien redouter.

P S I C H E'.

Ah, Seigneur, je tremble des crimes
 Que je vous fais commettre, & je doÿ me haïr....

L E R O Y.

Ah, qu'ils souffrent du moins mes plaintes legitimes,
 Ce m'est assez d'effort que de leur obeïr :
 Ce doit leur estre assez que mon cœur t'abandonne
 Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
 Sans pretendre gêner la douleur que me donne
 L'épouvantable arrest d'un fort si rigoureux.
 Mon juste desespoir ne sçauroit se contraindre,
 Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
 Je veux sentir toujours la perte que je fais,
 De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
 Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
 Ce que tout l'univers ne peut me repater.

PSICHE'.

Ali, de grace, Seigneur épargnez ma foiblesse,
 J'ay besoin de constance en l'estat où je suis ?
 Ne fortifiez point l'excez de mes ennuis
 Des larmes de vostre tendresse.
 Seuls ils sont assez forts, & c'est trop pour mon
 cœur
 De mon destin & de vostre douleur.

LE ROY.

Ouy je doy t'épargner mon deuil inconsolable.
 Voicy l'instant fatal de m'arracher de toy :
 Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
 Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loy,
 Une rigueur inévitable
 M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
 Adieu, je vais... Adieu.

*Ce qui suit jusqu'à la fin de la piece, est de M. C. à la
 reserve de la premiere Scene du troisieme Acte, qui est de
 la même main que ce qui a precede.*

S C E N E II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

SUIVEZ le Roy, mes sœurs, vous essuyerez les lar-
 mes,
 Vous adoucirez ses douleurs,
 Et vous l'accableriez d'alarmes,
 Si vous vous exposiez encor à mes malheurs.
 Conservez luy ce qui luy reste,
 Le serpent que j'attens peut vous estre funeste ?
 Vous enveloper dans mon sort,
 Et me porter en vous une seconde mort.
 Le Ciel m'a seule condamnée.
 A son haleine empoisonnée,
 Rien ne scauroit me secourir,
 Et je n'ay pas besoin d'exemple pour mourir.

R. S.

AGLAUR.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs ;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

P S I C H E'.

C'est vous perdre inutilement.

C I D I P P E.

C'est en vostre faveur esperer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

P S I C H E'.

Que peut-on se promettre après un tel oracle ?

C I D I P P E

Un oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit
l'entendre,

Et peut-estre après tout n'en devez-vous attendre
Que gloire, & que felicité.

Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue,
Cette frayeur mortelle heureusement deceüe,
Ou mourir du moins avec vous,

Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

P S I C H E'.

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du Roy.

Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en sçavez l'indispensable loy,

Un Pere vous doit estre encor plus cher que moy.
Rendez-vous toutes deux l'appuy de sa vieillesse,
Vous luy devez chacune un gendre, & des ne-
veux,

Mille Rois à l'envy vous gardent leur tendresse,
Mille Rois à l'envy vous offriront leurs vœux :
L'oracle me veut seule, & seule aussi je veux

Mourir, si je puis, sans foiblesse,

Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux.
De ce que malgré moy la nature m'en laisse.

A G L A U R E.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner.

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire.

PSICHE'.

Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-estre du Ciel redoubler la colere.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons,
Daigne ce même Ciel plus juste & moins severe,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,
Et que nostre amitié sincere
En dépit de l'oracle & malgré vous espere.

PSICHE'.

Adieu, c'est un espoir, ma sœur, & des souhaits,
Qu'aucun des dieux ne remplira jamais.

SCENE III.

PSICHE' seule.

ENfin seule, & toute à moy-même,
Je puis envisager cet affreux changement,
Qui du haut d'une gloire extrême
Me precipite au monument.
Cette gloire estoit sans seconde,
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du
monde,
Tout ce qu'il a de Rois sembloient faits pour m'aimer:
Tous leurs sujets me prenant pour déesse
Commençoient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;
Leurs sôûpirs me suivoient sans qu'il m'en coûtast
rien,
Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames,
Et j'estois parmy tant de flammes
Reyne de tous les cœurs, & maistresse du mien.
O Ciel! m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité?

Déployez vous sur moy tant de severité,
 Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime ?
 Si vous m'imposiez cette loy,
 Qu'il fallust faire un choix pour ne pas vous dé-
 plaire,
 Puis que je ne pouvois le faire,
 Que ne le faisiez vous pour moy ?
 Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'au-
 tres
 Le mérite, l'amour, &... Mais que vois-je icy ?

S C E N E V I.

CLEOMENE, AGENOR, P S I C H E'.

C L E O M E N E.

Deux amis, deux rivaux, dont l'unique soucy
 Est d'exposer leurs jours pour conserver les vô-
 tres.

P S I C H E'.

puis je vous écouter quand j'ay chassé deux sceurs ?
 Princes, contre le Ciel pensez-vous me deffendre ?
 Vous livrer au serpent qu'icy je dois attendre,
 Ce n'est qu'un desespoir qui sied mal aux grands
 cœurs,

Et mourir alors que je meurs,
 C'est accabler une ame tendre
 Qui n'a que trop de ses douleurs.

A G E N O R.

Un serpent n'est pas invincible ;
 Cadmus qui n'aimoit rien desir celui de Mars,
 Nous aimons, & l'Amour sçait rendre tout possible
 Au cœur qui suit ses étendars,
 A la main dont luy même il conduit tous les dards.

P S I C H E'.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une in-
 grate

Que tous ses traits n'ont pû toucher ?
 Qu'il dompte sa vageance au moment qu'elle é-
 clate,

Et vous aide à m'en atracher ?
 Quand même vous m'auriez servie ,
 Quand vous m'auriez rendu la vie ,

Quel fruit espérez vous de qui ne peut aimer ?

CLEOMÈNE.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire

Que nous nous sentons animer ,

Nous ne cherchons qu'à satisfaire

Aux-devoirs d'un amour qui n'ose présumer

Que jamais , quoy qu'il puisse faire ,

Il soit capable de vous plaire ,

Et digne de vous enflammer.

Vivez, belle Princesse, & vivez pour un autre :

Nous le verrons d'un œil jaloux ,

Nous en mourrons , mais d'un trépas plus doux

Que s'il nous falloit voir le vôtre.

Et si nous ne mourrons en vous sauvant le jour,

Quelque amour qu'à nos yeux vous préféreriez au
 nôtre ,

Nous voulons bien mourir de douleur & d'a-
 mour.

PSICHE.

Vivez, Princes, vivez, & de ma destinée

Ne songez plus à rompre, ou partager la loy :

Je croy vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moy ,

Le Ciel m'a seule condamnée.

Je pense ouïr déjà les mortels sifflemens

De son ministre qui s'approche ,

Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous mo-
 mens ,

Et maïstresse qu'elle est de tous mes sentimens,

Elle me le figure au haut de certe roche

J'en tombe de foiblesse, & mon cœur abattu

Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu,

Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGÈNEUR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne ,

Et quand vous vous peignez un si proche trépas ,

Si la force vous abandonne ,

Nous avons des cœurs & des bras
 Que l'espoir n'abandonne pas.
 Peut-estre qu'un rival a dicté cet oracle,
 Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu :
 Ce ne seroit pas un Miracle,
 Que pour un Dieu muët un homme eust respon-
 du,
 Et dans tous les climats on n'a que trop d'exem-
 ples
 Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchans dans les tem-
 ples.

C L E O M E N E.

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur,
 A qui le Sacrilege indignement vous livre.
 Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
 De la seule beauté pour qui nous voulons vivre,
 Si nous n'osons pretendre à sa possession,
 Du moins en son péril permettez-nous de suivre
 L'ardeur & les devoirs de nôtre passion.

P S I C H E'.

Portez les à d'autres moy-mêmes,
 Princes, portez les à mes sœurs
 Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
 Dont pour moy sont remplis vos cœurs.
 Vivez pour elles quand je meurs,
 Plaignez de mon destin les funestes rigeurs,
 Sans leur donner en vous de nouvelles matieres :
 Ce sont mes volontez dernieres,
 Et l'on a receu de tout temps
 Pour souveraines loix les ordres des mourans.

C L E O M E N E.

Princesse. . . .

P S I C H E'.

Encor un coup, Princes, vivez pour elles,
 Tant que vous m'aimerez vous devez m'obeïr;
 Ne me reduisez pas à vouloir vous haïr,
 Et vous regarder en rebelles,
 A force de m'estre fidelles.
 Allez, laissez moy seule expirer en ce lieu,

Où je n'ay plus de voix que pour vous dire Adieu.
Mais je sens qu'on m'enleve, & l'air m'ouvre une
route

D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.

Adieu, Princes, Adieu pour la dernière fois,

Voyez si de mon sort vous pouvez estre en doute.

Elle est enlevée en l'air par deux Zephires.

A G E N O R.

Nous la perdons de veüé, allons tous deux cherchez

Sur le faiste de ce rocher,

Prince, les moyens de la suivre.

C L E O M E N E.

Allons y chercher ceux de ne luy point survivre.

S C E N E V.

L'AMOUR *en l'air-*

Allez mourir, rivaux d'un dieu jaloux,

Dont vous méritez le courroux,

Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes.

Et toy, forge, Vulcain, mille brillans attraits

Pour orner un Palais,

Où l'Amour de Psiché veut essuyer les armes,

Et luy rendre les armes.

S E C O N D I N T E R M E D E.

LA Scene se change en une Cour magnifique, ornée de
colonnes de tapis enrichies de figures d'or, qui for-
ment un palais pompeux & brillant, que l'amour de-
stine pour Psiché. Six Cyclopes avec quatre Fées y font
une entrée de Ballet, où ils achevent en cadence quatre
gros vases d'argent que les Fées leur ont apportez. Cette
entrée est entrecoupée par ce recit de Vulcain, qu'il fait
à deux reprises.

Dépêchez, préparez ces lieux

Pour le plus aimable des dieux,

Que chacun pour luy s'intéresse,

Non-

N'oubliez rien des soins qu'il faut :
 Quand l'Amour presse ,
 On n'a jamais fait assez tost.

L'Amour ne veut point qu'on differe,
 Travaillez, hastez-vous ,
 Frappez, redoublez vos coups ;
 Que l'ardeur de luy plaire
 Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

Servez bien un Dieu si charmant ,
 Il se plait dans l'empressement.
 Que chacun pour luy s'interesse,
 N'oubliez rien des soins qu'il faut :
 Quand l'Amour presse ,
 On n'a jamais fait assez tost.

L'Amour ne veut point qu'on differe,
 Travaillez, &c.

A C T E III.
SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.



Ouy, je me suis galamment acquité
De la commission que vous m'avez
donnée,
Et du haut du rocher je l'ay cette
beauté,

Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté.
Disposer de sa destinée :

Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites ;
Cette taille, ces traits, & cet ajustement,
Cachent tout à-fait qui vous estes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux je pas qu'on puisse me connoître,
Je ne veux à Piché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ces doux charmes y font naître ;
Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis estre
Aux yeux qui m'imposent des loix,
J'ay pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout vous estes un grand Maistre,
C'est icy que je le connois.
Sous des déguisemens de diverse nature
On a veu les dieux amoureux
Chercher à songaler cette douce blessure

QUE

Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de
feux :

Mais en bon sens vous l'emportez sur eux,
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux.

Prés de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
Ouy, de ces formes-là l'assistance est bien for-
te ?

Et sans parler ny de rang, ny d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'estre fait de la sorte,
Ne soupire gueres à credit.

L' A M O U R.

J'ay resolu, mon cher Zephire,
De demeurer ainsi toujours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'ainé de tous les amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience
Il est temps deormais que je devienne grand.

Z E P H I R E.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire.
Et vous entrez dans un mystere
Qui ne demande rien d'enfant.

L' A M O U R.

Ce changement sans doute irritera ma mere.

Z E P H I R E.

Je prévoiy-là dessus quelque peu de colere.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point regner parmy les immortelles,
Vôtre mere Venus est de l'humeur des belles
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procedé que l'on vous voit tenir,
Et c'est l'avoir étrangement vangée,
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine où ses yeux pretendent que répond
La puissance d'un fils que redoutent les dieux ...

L' A M O U R.

Laissons cela, Zephire, & me dy si tes yeux

Ne.

Ne trouvent pas Pfiché la plus belle du monde ?
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les Cieux,
Qui puisse luy ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde ?

Mais je la voy, mon cher Zephire.
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

Z E P H I R E.

Vous pouvez-vous montrer pour finir son martyre,
Luy découvrir son destin glorieux,

Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche, & les yeux.

En confident discret je sçay ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

S C E N E II.

P S I C H E.

Où suis je ? & dans un lieu que je croyois bar-
bare,

Quelle sçavante main a basti ce palais,

Due l'art que la nature pare

Que l'assemblage le plus rare
ue l'œil puisse admirer jamais ?

Tout rit, tout brille, tout éclate,

Dans ces jardins, dans ces apartemens,

Dont les pompeux ameublemens

N'ont rien qui n'enchanter & ne flate ;

Et de quelque costé que tournent mes frayeurs,

Je ne voy sous mes pas que de l'or, ou des fleurs.

Le Ciel auroit il fait ces amas de merveilles

Pour la demeure d'un serpent ?

Et lors que par leur veüe il amuse & suspend

De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,

Veut il montrer qu'il s'en repent ?

Non, non, c'est de sa haine en cruautéz féconde

Le plus noir, le plus rude trait :

Qui par une rigueur nouvelle & sans seconde

N'é

N'étais ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs !
Tout autant de momens que ma mort se recule,
Sont autant de nouveaux malheurs ;
Plus elle tarde & plus de fois je meurs.

Ne me fay plus languir ; vien prendre ta victime ,
Monstre qui dois me déchirer ;
Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer ?
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste, ose enfin t'emparer,
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtement legitime,
Je suis lasse de soupirer,
Vien, que j'acheve d'expirer.

S C E N E III.

L'AMOUR, PSICHE', ZEPHIRE.

L'AMOUR.

LE voilà ce Serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un Oracle étonnant pour vous préparé,
Et qui n'est pas peut-estre à tel point effroyable
Que vous vous l'estes figuré.

P S I C H E'.

Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre dont l'Oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plustost un dieu qui par miracle
Daigne venir luy-même à mon secours !

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un Empire,
Où tout ce qui respire

N'at-

N'attend que vos regards pour en prendre la loy,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moy ?

PSICHE.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte ?
Et que s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison
De hazarder la moindre plainte,
Contre une favorable atteinte

Dont tout le cœur craindroit la guérison !
A peine je vous voy que mes frayeurs cessées
Laisent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées,
Un je ne sçay quel feu que je ne connoy pas.
J'ay senty de l'estime & de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance,
De la compassion, les chagrins innocens
M'en on fait sentir la puissance,

Mais je n'ay point encor senti ce que je sens,
Je ne sçay ce que c'est, mais je sçay qu'il me charme
Que je n'en conçois point d'alarme ;

Plus j'ay les yeux sur vous, plus je m'en sens char-
mer

Tout ce que j'ay senty n'agissoit point de même,
Et je dirois que je vous aime.

Seigneur, si je sçavois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournes point, ces yeux qui m'empoison-
nent,

Ces yeux tendres ces yeux perçans, mais amoureux ;
Qui semblent partager le trouble qu'ils me don-
nent.

Helas ! plus ils sont dangeureux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du ciel que je ne puis comprendre
Vous dy-je plus que je ne doy,
Moy de qui la pudeur devoit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous voy ?
Vous soupirez, Seigneur, ainfy que je soupire,
Vos sens comme les miens paroissent interdits,
C'est à moy de m'en taire, à vous de me le dire,

Et

Et cependant c'est moy qui vous le dis.

L' A M O U R.

Vous avez eu, Psiché, l'ame toujourns si dure,

Qu'il ne faut pas vous étonner,

Si pour en reparer l'injure

L'Amour en ce moment se paye avec usure

De ceux qu'elle a deu luy donner.

Ce moment est venu qu'il faut que vôtre bouche

Exhale des soupirs si long-temps retenus,

Et qu'en vous attachant à cette humeur farouche,

Un amas de transports aussi doux qu'inconnus

Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,

Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours :

Dont cette ame insensible a profané le cours.

P S I C H E.

N'aimer point, c'est donc un grand crime !

L' A M O U R.

En souffrez-vous un rude châtement ?

P S I C H E.

C'est punir assez doucement.

L' A M O U R.

C'est luy choisir sa peine légitime.

Et se faire justice en ce glorieux séjour

D'un manquement d'amour, par un excés d'amour.

P S I C H E.

Que n'ay-je esté plustost punie !

J'y mets le bonheur de ma vie,

Je devois en rougir, ou le dire plus bas,

Mais le supplice a trop d'appas :

Permettez que tout haut je le die & redie,

Je le dirois cent fois & n'en rougirois pas.

Ce n'est point moy qui parle, & de vôtre présence

L'empire surprenant, l'aimable violence,

Dés que je veux parler, s'empare de ma voix.

Que le sexe & la bienfiance

Osent me faire d'autres loix ;

Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le
choix.

Et ma bouche asservie à leur toute-puissance
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psiché, croyez ce qu'ils vous disent.

Ces yeux, qui ne sont point jaloux.

Qu'à l'envy les vôtres m'instruisent

De tout ce qui se passe en vous.

Croyez en ce cœur qui soupire,

Et qui tant que le vôtre y voudra répartir,

Vous dira bien plus d'un soupir

Que cent regards ne peuvent dire,

C'est le langage le plus doux.

C'est le plus fort, c'est le plus seur de tous.

P S I C H É.

L'intelligence en estoit deüe

A nos sœurs pour les rendre également contens;

J'ay soupiré, vous m'avez entenduë;

Vous soupirez, je vous entens.

Mais ne me laissez plus en doute,

Seigneur, & dites-moy si par la même route

Après moy le Zephire icy vous a rendu

Pour me dire ce que j'écoute.

Quand j'y suis arrivée, estiez-vous attendu ?

Et quand vous luy parlez, estes-vous entendu ?

L'AMOUR.

J'ay dans ce doux climat un souverain empire,

Comme vous l'avez sur mon cœur :

L'Amour m'est favorable, & c'est en sa faveur

Qu'à mes ordres Æole a soumis le Zephire.

C'est l'Amour qui pour voir mes feux recompen-
sez

Luy-même a dicté cet Oracle,

Par qui vos beaux jours menacez

D'une foule d'amans se sont débarassez.

Et qui m'a delivré de l'éternel obstacle

De tant de soupirs empressez,

Qui ne meritoient pas de vous estre adressez

Ne

Ne me demandez point quelle est cette provin-
ce,

Ny le nom de son Prince,

Vous le sçaurez quand il en sera temps :

Je veux vous acquérir, mais c'est par mes servi-
ces,

Par des soins assidus, & par des vœux constans,
Par les amoureux sacrifices

De tout ce que je suis,

Dé tout ce que je puis,

Sans que l'éclat du rang pour moy vous sollicite,

Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite,

Et bien que Souverain dans cet heureux séjour,

Je ne vous veux, Pſiché, devoir qu'à mon amour.

Venez en admirer avec moy les merveilles,

Princesse, préparez vos yeux & vos oreilles

A ce qu'il a d'enchantemens.

Vous y verrez des bois & des prairies

Contester sur les agrémens

Avec l'or & les pierreries,

Vous n'entendrez que des concerts charmes.

De cent beautez vous y serez servie,

Qui vous adoreront sans vous porter envie,

Et brigueront à tous momens

D'une ame soumise & ravie

L'honneur de vos commandemens.

P S I C H É.

Mes volontez suivent les vôtres,

Je n'en sçaurois plus avoir d'autres ;

Mais votre Oracle enfin vient de me séparer

De deux cœurs & du Roy mon père,

Que mon trépas imaginaire

Réduit tous trois à me pleurer.

Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée

De mortels déplaisirs se voit pour moy comblée,

Souffrez que mes cœurs soient témoins

Et de ma gloire & de mes soins.

Prêtez-leur comme à moy les aîles du Zéphire,

Qui leur puisse de votre Empire

Ainsi

Ainsi qu'à moy faciliter l'accès ;
Faites-leur voir en quels lieux je respire ,
Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Pſiché, toute voſtre ame ;
Ce rendre ſouvenir d'un pere & de deux ſœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flâme.
N'ayez d'eux que pour moy, qui n'en ay que pour
vous.

Ne ſongez qu'à m'aimer, ne ſongez qu'à me plaire,
Et quand de tels ſoucis oſent vous en distraire....

PSICHÉ.

Des tendreſſes du ſang peut-on eſtre jaloux ?

L'AMOUR.

Je le ſais, ma Pſiché, de toute la nature.
Les rayons du Soleil vous baiſent trop ſouvent,
Vos cheveux ſouffrent trop de careſſes du vent,
Dés qu'il les flate j'en murmure :

L'air même que vous respirez
Avec trop de plaiſir paſſe par voſtre bouche,
Voſtre habit de trop près vous touche,
Et ſi-toſt que vous ſoupirez,

Je ne ſçay quoy qui m'eſſarouche,
Craint parmy vos ſoupirs des ſoupirs égarez.

Mais vous voulez vos ſœurs, allez, partez Ze-
phire,

Pſiché le veut, je ne l'en puis dédire.

Le Zéphire s'en vole.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux ſéjour,

De ces tréſors faites leur cent largeſſes,
Prodiguez-leur careſſes ſur careſſes,
Et du ſang, ſ'il ſe peut, épuifez les tendreſſes,
Pour vous rendre toute à l'Amour.

Je n'y melleray point d'importune préſence.

Mais ne leur faites pas de ſi longs entretiens ;
Vous ne ſçauriez pour eux avoir de complaiſan-
ce,

Que vous ne dérobiez aux miens.

P S I C H É.

Vostre amour me fait une grace
Dont je n'abuseray jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que vostre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, & vous jeunes Zephirs,
Qui pour ames n'avez que de tendres soupirs,
Montrez tous à l'envy ce qu'à voir ma Princesse
Vous avez senty d'allegresse.

TROI SI E M E I N T E R M E D E.

IL se fait une entrée de ballet de quatre amours & quatre Zephirs, interrompue deux fois par un dialogue chanté par un Amour & un Zephir.

L E Z E P H I R E.

A Imable jeunesse,
Suivez la tendresse;
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs,
Et craindre leurs desirs;
Laissez vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

Ils chantent ensemble.

C Hacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

L E Z E P H I R E *seul.*

Un cœur jeune & tendre
Est fait pour se rendre,
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

Les deux ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour,
 Et plus on a dequoy charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

L'AMOUR seul.

Pourquoy se defendre ?
 Que sert-il d'attendre ?
 Quand on perd un jour,
 On le perd sans retour.

Les deux ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour,
 Et plus on a dequoy charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

SECOND COUPLET.

LE ZEPHIRE.

L'Amour a des charmes,
 Rendons-luy les armes,
 Ses soins & les pleurs
 Ne sont pas sans douceurs.
 Un cœur pour le suivre
 A cent maux se livre.
 Il faut pour goûter les appas
 Languir jusqu'au trepas,
 Mais ce n'est pas vivre
 Que de n'aimer pas.

Il, chantent ensemble.

S'il faut des soins & des travaux,
 En aimant,
 On est payé de mille maux
 Par un heureux moment.

LE ZEPHIRE, seul.

On craint, on espere,
 Il faut du mystere,
 Mais on n'obtient guere

P S I C H E',

De bien sans tourment.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins & des travaux,

En aimant,

On est payé de milles meaux

Par un heureux moment.

L'AMOUR *seul.*

Que peut. on mieux faire

Qu'aimer & que plaire

C'est un soin charmant

Que l'employ d'un amant.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins & des travaux,

En aimant,

On est payé de mille maux

Par un heureux moment.

Le Theatre devient un autre Palais magnifique, coupé dans le fond par un Vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe & charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers, & d'arbres chargés de toutes sortes de fruits.

ACTE

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

LE n'en puis plus, ma sœur, j'ay veu
trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien con-
cevoir ;
Le Soleil qui voit tout, & qui nous
fait tout voir,
N'en a veu jamais de pareilles.

Elles me chagrinent l'esprit,
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traite,
Et que sa largesse indiscrete
Prodigue aveuglément, épuise . nuit d'efforts,
Pour faire de tant de trésors
Le partage d'une cadette !

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentimens,
J'ay les mêmes chagrins, & dans ces lieux charmans
Tout ce qui vous déplaist me blesse ;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront
Comme vous accable, & me laisse
L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma sœur, il n'est point de Reynes,
Qui dans leur propre Estat parlent en Souveraines,
Comme Pliché parle en ces lieux.
On l'y voit avec exactitude,
Et de ses volontez une amoureuse étude
Les cherche jusques dans les yeux.

Mille beautez s'empresstent autour d'elle,
 Et semblent dire à nos regards jaloux,
 Quelsque soient nos attraits, elle est encor plus
 belle,

Et nous qui la servons le sommes plus que vous.
 Elle prononce, on execute,
 Aucun ne s'en defend, aucun ne s'en rebute :
 Flore qui s'attache à ses pas
 Répand à pleines mains autour de sa personne
 Ce qu'elle a de plus doux appas,
 Zephire vole aux ordres qu'elle donne,
 Et son amante & luy s'en laissant trop charmer,
 Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

C I D I P P E.

Elle a des dieux à son service,
 Elle aura bientôt des autels ;
 Et nous commandons qu'à de chetifs mortels,
 De qui l'audace & le caprice
 Contre nous à toute heure en secret revoltex,
 Opposent à nos volontez
 Ou le murmure : ou l'artifice,

A G L A U R E.

C'estoit peu que dans nostre cour
 Tant de cœurs à l'envy nous l'eussent preferée,
 Ce n'estoit pas assez que de nuit & de jour
 D'une foule d'amans elle y fust adorée :
 Quand nous nous consolions de la voir au tom-
 beau
 Par l'ordre impreveu d'un Oracle,
 Elle a voulu de son destin nouveau
 Faire en nostre presence eclater le miracle,
 Et choisi nos yeux pour témoins
 De ce qu'au fond du cœur nous souhaitons le
 moins.

C I D I P P E.

Ce qui le plus me desesperé,
 C'est cet amant parfait & si digne de plaire,
 Qui se captive sous ses loix.

Quand

Quand nous pourrions choisir entre tous les Monarques,

En est-il un de tant de Rois

Qui porte de si nobles marques ?

Se voir du bien par de-là ses souhaits,

N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables :

Il n'est ny train pompeux, ny superbes Palais,

Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables ;

Mais avoir un amant d'un mérite achevé,

Et s'en voir chèrement aimée ;

C'est un bonheur si haut, si relevé,

Que sa grandeur ne peut estre exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma sœur, nous en mourrions d'ennuy,

Songez plutost à la vengeance,

Et trouvons le moyen de rompre entre elle & luy

Cette adorable intelligence.

La voicy. J'ay des coups tout prests à luy porter,

Qu'elle aura peine d'éviter.

SCÈNE II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

JE viens vous dire Adieu, mon amant vous renvoye,

Et ne scauroit plus endurer.

Que vous luy retranchiez un moment de la joye

Qu'il prend de se voir seul à me considerer.

Dans un simple regard, dans la moindre parole,

Son amour trouve des douceurs,

Qu'en faveur du sang je luy vole,

Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

La jalousie est assez fine,

Et ces delicats sentimens.

Meritent bien qu'on s'imagine
 Que celui qui pour vous a ces empressements,
 Passe le commun des amans.
 Je vous en parle ainsi faute de le connoître.
 Vous ignorez son nom, & ceux dont il tient l'effre,
 Nos esprits en sont alarmez :
 Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir su-
 preme

Bien au delà du diadème,
 Ses trésors sous vos pas confusement semez
 Ont de quoy faire honte à l'abondance même,
 Vous l'aimez autant qu'il vous aime,
 Il vous charme, & vous le charmez ;
 Votre félicité, ma sœur, seroit extrême,
 Si vous sçaviez qui vous aimez.

P S I C H E'.

Que m'importe ? j'en suis aimée,
 Plus il me voit, plus je luy plais,
 Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée
 Qui ne préviennent mes souhaits,
 Et je voy mal de quoy la vostre est alarmée,
 Quand tout me sert dans ce Palais.

A G L A U R E.

Qu'importe qu'icy tout vous serve,
 Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?
 Nous ne nous alarmons que pour vostre intérêt.
 En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaist,
 Le véritable amour ne fait point de réserve,
 Et qui s'obstine à se cacher,
 Sent quelque chose en soy qu'on luy peut repro-
 cher.

Si cet amant devient volage,
 Car souvent en amour le change est assez doux,
 Et j'ose le dire entre nous,
 Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
 Il a peut estre ailleurs d'aussi belles que vous.
 Si, dis-je, un autre objet sous d'autres loix l'engage,
 Si dans l'estat où je vous voy,
 Seule en ses mains & sans défense,

Il va jusqu'à la violence,
 Sur qui vous vengera le Roy
 Ou de ce changement, ou de cette insolence?

PSICHE.

Ma sœur, vous me faites trembler.
 Juste Ciel! pourrois-je estre assez infortunée...

CIDIPPE.

Que sçait-on si déjà les nœuds de l'Hymenée...

PSICHE.

N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ay plus qu'un mot à vous dire.
 Ce Prince qui vous aime, & qui commande aux
 vents,

Qui nous donne pour char les aîles du-Zephire,
 Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous mo-
 mens,

Quand il rompt à vos yeux l'orde de la nature,
 Peut estre à tant d'amour mêlé un peu d'impo-
 sùre,

Peut-estre ce Palais n'est qu'un enchante-
 ment,

Et ces lambris dorez, ces amas de richesses
 Dont il achète vos tendresses,

Dés qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
 Disparoitront en un moment.

Vous sçavez comme nous ce que peuvent les char-
 mes.

PSICHE.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE.

Nostre amitié ne veut que vostre bien.

PSICHE.

Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien,
 J'aime & je crains qu'on ne s'impatiente.

Partez, & demain si je puis

Vous me verrez, ou plus contente,

Où dans l'accablement des plus mortels ennuis.

Nous allons dire au Roy quelle nouvelle gloire,
 Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

Nous allons luy conter d'un changement si doux
 La surprenante & merveilleuse histoire.

Ne l'inquietez point, ma sœur, de vos soupçons,
 Et quand vous luy peindrez un si charmant Em-
 pire...

Nous sçavons toutes deux ce qu'il faut taire, ou
 dire,

Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

Le Zephire enleve les deux sœurs de Psiché dans un nuage qui descend jusqu'à terre, & dans lequel il les emporte avec rapidité.

S C E N E III.

L'AMOUR, P S I C H E'.

ENfin vous êtes seule, & je puis vous redire,
 Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
 Ce que des yeux si beaux ont pris sur moy d'empire,
 Et quel excès ont les douceurs
 Qu'une sincere ardeur inspire
 Si tost qu'elle assemble deux cœurs.

Je puis vous expliquer de mon ame ravie
 Les amoureux empressements,
 Et vous jurer qu'à vous seule asservie
 Elle n'a pour objet de ses ravissements,
 Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie
 Ne concevoir plus d'autre envie
 Que de regler mes vœux sur vos desirs,
 Et ce qui vous plaist faire tous mes plaisirs.

Mais d'où vient qu'un triste nuage
 Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?
 Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux?

Des vœux qu'on vous y rend dédaignez- vous
l'hommage ?

PSICHE.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est ce donc, & d'où vient mon malheur ?
J'entens moins de soupirs d'amour que de dou-
leur,

Je voy de vostre teint les roses amorties

Marquer un déplaisir secret,

Vos lœurs à peine sont parties

Que vous soupiriez de regret !

Ah, Pſiché, de deux cœurs quand l'ardeur est la
même,

Onc-ils des soupirs differens ?

Et quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on
aime,

Peut-on songer à des Parens ?

PSICHE.

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR,

N'est-ce l'absence d'un rival,

Et d'un rival aimé qui fait qu'on me neglige ?

PSICHE.

Dans un cœur tout à vous que vous penetrez mal !

Je vous aime, Seigneur, & mon amour s'irrite

De l'indigne soupçon que vous avez formé :

Vous ne connoissez pas quel est vostre merite,

Si vous craignez de n'estre pas aimé.

Je vous aime, & depuis que j'ay veu la lumiere,

Je me sui's montrée assez fiere,

Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roy :

Et s'il vous faut ouvrir mon ame toute entiere,

Je n'ay trouvé que vous qui fust digne de moy.

Cependant j'ay quelque tristesse

Qu'en vain je voudrois vous cacher,

Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse

Dont je ne la puis détacher.

Ne m'en demandez point la cause,

Peut-estre la sçachant voudrez-vous, m'en punir,
 Et si j'ose aspirer encor à quelque chose,
 Je suis seure du moins de ne point l'obtenir,

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite,

Que vous connoissiez mal quel est vostre merite,
 Ou seigniez de ne pas sçavoir
 Quel est sur moy vostre absolu pouvoir ?

Ah ! si vous en doutez, soyez desabusée,
 Parlez.

P S I C H E'.

J'auray l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentimens,
 L'experience en est aisée,
 Parlez, tout se tient prest à vos commandemens.
 Si pour m'en croire il vous faut des sermens,
 J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon-

ame,

Ces divins auteurs de ma fiâme,
 Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
 J'en jure par le Styx, comme jurent les dieux.

P S I C H E'.

J'ose craindre un peu moins après cette assurance.
 Seigneur, je vois icy là pompe & l'abondance,
 Je vous adore, & vous m'aimez,
 Mon cœur en est ravy mes sens en sont charmez ;
 Mais parmy ce bonheur suprême
 J'ay le malheur de ne sçavoir qui j'aime.
 Dissipez cet aveuglement,
 Et faites-moy connoistre un si parfait amant.

L'AMOUR.

Esché, que venez-vous de dire ?

P S I C H E'.

Que c'est le bonheur où j'aspire,
 Et si vous ne me l'accordez . . .

L'AMOUR.

Je l'ay juré, je n'en suis plus le maître,

Mais

Mais vous ne sçavez pas ce que vous demandez.
 Laissez-moy mon secret ; si je me fais connoître,
 Je vous perds, & vous me perdez.
 Le seul remede est de vous en dédire.

P S I C H É.

C'est la sur vous mon souverain empire ?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je suis tout à vous ?
 Mais si nos feux vous semblent doux,
 Ne mettez point l'obstacle à leur charmante suite,
 Ne me forcez point à la suite :
 C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver.
 D'un souhait qui vous a seduite.

P S I C H É.

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
 Mais je sçay ce que j'en doy croire.
 De grace, apprenez moy tout l'excès de ma gloire,
 Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
 J'ay rejeté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous ?

P S I C H É.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous sçaviez, Psiché, la cruelle aventure
 Que par là vous vous attirez ...

P S I C H É.

Seigneur, vous me desesperez.

L'AMOUR.

Pensez y bien, je puis encor me taire.

P S I C H É.

Faites vous des sermens pour n'y point satisfai-
 re ?

L'AMOUR.

Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant des
 dieux,
 Absolu sur la terre, absolu dans les cieus,
 Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est su-
 prême.

En un mot, suis l'Amour même,
 Qui de mes propres traits-m'estois bleffé pour vous,
 Et sans la violence, hélas ! que vous me faites,
 Et qui vient de changer mon amour en courroux,
 Vous m'alliez avoir pour époux,
 Vos volontez sont satisfaites,
 Vous avez sceu qui vous aimiez,
 Vous connoissez l'amant que vous charmiez,
 Pfiché, voyez où vous en estes,
 Vous me forcez vous-même à vous quitter,
 Vous me forcez vous-même à vous ôster
 Tout l'effet de vôtre victoire :
 Peut-estre vos beaux yeux ne me reverront plus,
 Ce palais, ces jardins avec moy disparus
 Vont faire évanouïr vôtre naissant gloire ;
 Vous n'avez pas voulu m'en croire,
 Et pour tout fruit de ce doute éclaircy,
 Le destin sous qui le Ciel tremble,
 Plus fort que mon amour, que tous les dieux en-
 semble,
 Vous va montrer sa haine, & me chasse d'icy.

L'amour disparoist, & dans l'instant qu'il s'envole, le superbe jardin s'évanouït. P'siché demeure seule au milieu d'une vaste campagne, & sur le bord sauvage d'un grand fleuve où elle se veut precipiter. Le Dieu du fleuve paroist assis sur un amas de Jones & de Roseaux, & appuyé sur une grande urne, d'où sort une grosse source d'eau.

S C E N E IV.

P S I C H E,

CRuel destin ! funeste inquietude ?
 Fatale curiosité !
 Qu'avez-vous fait affreuse solitude,
 De toute ma felicité ?
 Jamais un Dieu, j'en estois adorée,
 Mon bonheur redoubloit de moment en moment.

En

Et je me voy seule, éplorée,
 Au milieu d'un desert, où pour accablement,
 Et confuse, & desespérée.
 Je sens croistre l'amour, quand j'ay perdu l'amant.
 Le souvenir m'en charme & m'empoisonne,
 Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
 Qu'aux plus cuisans chagrins ma flamme a con-
 damné.

O Ciel ! quand l'amour m'abandonne,
 Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a don-
 né ?
 Source de tous les biens inépuisable & pure,
 Maître des hommes & des dieux,
 Cher auteur des maux que j'endure,
 Estes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
 Je vous en ay banny moy même,
 Dans un excès d'amour, dans un bonheur tré-
 me,
 D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé ;
 Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
 Et l'on ne peut vouloir du moment que l'on aime,
 Que ce que veut l'objet aimé.

Mourons, c'est le party qui seul me reste à suivre.
 Après la perte que je fais,
 Pour qui grands dieux, voudrois je vivre,
 Et pour qui former des souhaits ?
 Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
 Ensevely mon crime dans tes flots,
 Et pour finir des maux si deplorables,
 Laisse-moy dans ton lit aiseurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes.
 Pêché, le Ciel te le defend,
 Et peut-estre qu'après des douleurs si profondes
 Un autre sort t'attend.
 Fuy plutôt de Venus l'implacable colere ;
 Je la voy qui te cherche & qui te veut punir,
 L'amour du fils fait la haine de la mere,
 Fuy, je scauray la retenir.

J'attens les fureurs vangeresses.

Qu'auront elles pour moy qui ne me soit trop doux ?

Qui cherche le trépas, ne craint dieux, n'y déesses.

Et peut braver tout leur courroux.

S C E N E V.

V E N U S , P S I C H E'.

V E N U S.

O Rgueilleuse Psiché, vous m'osez donc attendre,

Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,

Après que vos traits suborneurs

Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre ?

J'ay veu mes temples désertez,

J'ay veu tous les mortels seduits par vos beautez.

Idolâtrer en vous la beauté souveraine,

Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus.

Et ne se mettre pas en peine

S'il estoit une autre Venus :

Et je vous vois encor l'audace

De n'en pas redouter les justes chastimens,

Et de me regarder en face,

Comme si c'estoit peu que mes ressentimens :

P S I C H E'.

Si de quelques mortels on m'a veüe adorée,

Est-ce un crime pour moy d'avoir eu des appas ;

Dont leur ame inconsidérée

Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoyent pas ;

Je suis ce que le Ciel m'a faite,

Je n'ay que les beautez qu'il m'a voulu prestre :

Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaite,

Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter

Vous n'aviez qu'à vous presenter,

Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite.

Qui

Qui pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

V E N U S.

Il falloit vous en mieux défendre,
Ces respects, ces encens se devoient refuser,
Et pour les mieux desabufer,
Il falloit à leurs yeux vous même me les rendre.

Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;
Vous avez bien fait plus, vôtre humeur arrogan-
te

Sur le mépris de mille Rois
Jusques aux cieus a porté de son choix
L'ambition extravagante.

P S I C H E'.

J'aurois porté mon choix, d'éeffe, jusqu'aux cieus ?

V E N U S.

Vôtre insolence est sans seconde ;
Désaigner tous les Rois du monde,
N'est ce pas aspirer aux dieux ?

P S I C H E'.

Si l'amour pour eux tous m'avoit endurcy l'ame,
Et me reservoit toute à luy,
En puis-je estre coupable, & faut-il qu'aujourd'uy

Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un eternal ennuy ?

V E N U S.

Pfiché, vous deviez mieux connoistre
Qui vous estiez, & quel estoit ce Dieu.

P S I C H E'.

Et m'en a-t il donné ny le temps, ny le lieu,
Luy qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu
maistre ?

V E N U S.

Tout vôtre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime,

P S I C H E'.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,

Et

Et qui me parloit pour luy-même ?
C'est vôtre fils, vous sçavez son pouvoir,
Vous en connoissez le merite.

V E N U S.

Ouy c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il sçait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui pour mieux flater ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle,
On me verra vangée & hautement, sur vous,
Et je vous apprendray s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux.
Suivez-moy, vous verrez par vôtre experience
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition ;
Venez, & preparez autant de patience,
Qu'on vous voit de presumption.

QUATRIEME INTERMEDE.

*L*A Scene represente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpetuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées; & au milieu de ses flots agitez, au travers d'une gueule affreuse, paroist le palais infernal de Pluton. Huit furies en sortent, & forment une Entrée de Ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des divinités. Un Lutin meste quantité de sauts perilleux à leurs Dances, cependant que Psiché qui a passé aux enfers par le commandement de Venus, repasse dans la barque de Charon, avec la boîte qu'elle a recue de Proserpine pour cette déesse.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

P S I C H É.



Effroyables replis des ondes infernales,
 Noirs palais où Megere & ses sœurs
 font leur cour,
 Eternels ennemis du jour,
 Parmi vos Ixions & parmi vos Tantales,
 Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'inter-
 valles,

Est-il dans vôtre affreux séjour
 Quelques peines qui soient égales
 Aux travaux où Venus condamne mon amour ?
 Elle n'en peut estre assouvié,
 Et depuis qu'à ses loix je me trouve asservie.
 Depuis qu'elle me livre à ses resentimens,
 Il m'a fallu dans ces cruels momens
 Plus d'une ame & plus d'une vie,
 Pour remplir ses commandemens,
 Je souffrois tout avec joye,
 Si parmi les rigueurs que sa haine deploye,
 Mes yeux pouvoient revoir, ne fust-ce qu'un mo-
 ment,

Ce cher, cet adorable amant :
 Je n'ose le nommer, ma bouche criminelle
 D'avoir trop exigé de luy,
 S'est renduë indigne, & dans ce dur ennuy
 La souffrance la plus mortelle
 Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
 Est celle de ne le voir pas.
 Si son courroux dutoit encore,
 Jamais aucun malheur n'approchoit du mien :
 Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
 Quoy qu'il fallust souffrir, je ne souffrirois rien.

Ouy.

Ouy, destins, s'il calmoit cette juste colere,

Tous mes malheurs seroient finis :

Pour me rendre insensible aux fureurs de la mere,

Il ne faut qu'un regard du fils.

Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,

Il voit ce que je souffre, & souffre comme moy,

Tout ce que j'endure le gésne,

Luy même il s'en impose une amoureuse loy :

En dépit de Venus, en dépit de mon crime,

C'est luy qui me soutient, c'est luy qui me r'anime,

Au milieu des perils où l'on me voit courir :

Il garde la tendresse où son feu le convie,

Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,

Chaque fois qu'il me faut mourir.

Mais que me veulent ces deux ombres

Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres

J'entrevoiy s'avancer vers moy ?

SCENE II.

PSICHE, CLEOMENE, AGENOR.

P S I C H E'.

Cleomene, Agenor, est ce vous que je voy ?

Qui vous a ravy la lumiere ?

C L E O M E N E.

La plus juste douleur, qui d'un beau desespoir

Nous eust pû fournir la matiere,

Cette pompe funebre, où du sort le plus noir

Vous attendiez la rigueur la plus fiere,

L'injustice la plus entiere.

A G E N O R.

Sur ce même rocher, où le Ciel en courroux

Vous promettoit au lieu d'époux

Un serpent dont soudain vous seriez devorée,

Nous tenions la main preparée

A repousser sa rage, ou mourir avec vous.

Vous le sçavez, Princesse & lors qu'à nôtre veuë

Par le milieu des airs vous estes disparuë,
 Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautéz :
 Où plustost pour gouster cette amoureuse joye
 D'offrir pour vous au monstre une premiere proye ;
 D'amour & de douleur l'un & l'autre emportez,
 Nous nous sommes precipitez.

CLEOMENE.

Heureusement deceus au sens de vôtre oracle,
 Nous en avons icy reconnu le miracle,
 Et sceu que le serpent prest à vous devorer
 Estoit le Dieu qui fait qu'on aime,
 Et qui tout Dieu qu'il est, vous adorant luy-même,
 Ne pouvoit endurer
 Qu'un mortel comme nous osast vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
 Nous jouissons icy d'un trépas assez doux :
 Qu'avions-nous affaire de vie,
 Si nous ne pouvions estre à vous ?
 Nous revoyons icy vos charmes
 Qu'aucun des deux là-haut n'auroit revus jamais.
 Heureux si nous voyons la moindre de vos lar-
 mes
 Honorer des malheurs que vous nous avez faits

PSICHE.

Puis je avoit des larmes de reste
 Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
 Unissons nos soupirs dans un sort si funeste,
 Les soupirs ne s'épuisent point.
 Mais vous soupireriez, Princes, pour une ingrante,
 Vous n'avez point voulu survivre à mes mal-
 heurs,
 Et quelque douleur qui m'abatte,
 Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
 N'a fait que vous laisser du recit de nos maux ?

PSICHE.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon ame,

Si vous n'eussiez esté rivaux,
 Ces qualitez incomparables
 Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les
 vœux,
 Vous rendoient tous deux trop aimables,
 Pour mépriser aucun des deux.

A G E N O R.

Vous avez pu sans estre injuste, ny cruelle.
 Nous refuser un cœur réservé pour un Dieu.
 Mais revoyez Venus: Le destin nous rapelle,
 Et nous force à vous dire Adieu.

P S I C H E'.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
 Quel est icy vôtre séjour?

C L E O M E N E.

Dans des bois toujours verts, où d'amour on re-
 spire,

Aussitost qu'on est mort d'amour.
 D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
 Sous les plus douces loix de son heureux empire,
 Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
 Que luy-même il attire
 Sur nos fantômes qu'il inspire,
 Et dont aux enfers même il se fait une cour.

A G E N O R.

Vos envieuses sœurs après nous descenduës
 Pour vous perdre se sont perduës,
 Et l'une & l'autre tour à tour,
 Pour le prix d'un conseil qui leur couste la vie,
 A costé d'Ixion, à costé de Titye,
 Souffre tantost la rouë, & tantost la vautour.
 L'Amour par les Zephirs s'est fait prompte justice
 De leur envenimée & jalouse malice:
 Ces ministres aïlez de son juste courroux,
 Sous couleur de les rendre encor auprès de vous,
 Ont plongé l'un & l'autre au fond d'un precipice,
 Où le spectacle affreux de leurs corps déchirez
 N'étale que le moindre, & le premier supplice
 De ces conseils dont l'artifice

Fait les maux dont vous soupirez.

PSICHE'.

Que je les plains !

CLEOME'NE.

Vous estes seule a plaindre.

Mais nous demeurons trop à vous entretenir,
A dieu, puissions nous vivre en vôtre souvenir,
Puissiez-vous, & bientôt, n'avoir plus rien à crain-
dre.

Puisse, & bientôt, l'Amour vous enlever aux cieus,
Vous mettre à costé des dieux,
Et rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux.

SCENE III.

PSICHE'.

PAUVRES amans ! leur amour dure encore,
Tout morts qu'ils sont l'un & l'autre m'adore,
Moy dont la dureté receut si mal leurs vœux :
Tu n'en fais pas ainsi, toy qui seul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.

Ne me fuy plus ; & souffre que j'espere
Que tu pourras un jour rabaïsser l'œil sur moy,
Qu'à force de souffrir j'auray de quoy te plaire,
De quoy me rengager ta foy.

Mais ce que j'ay souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeler un tel espoir ;
L'œil abatu, triste, desesperée,

Languissante, & décolorée,
De quoy puis je me prévaloir,
Si par quelque miracle impossible à prévoir
Ma beauté qui t'a plû ne se voit réparée ?

Je porte icy de quoy la reparer,
Ce tresor de beauté divine
Qu'en mes mains pour Venus à remis Proserpine,

Enferme des appas dont je puis m'emparer,
 Et l'éclat en doit estre extrême,
 Puisque Venus la beauté même
 Les demande pour se parer.

En dérober un peu seroit ce un si grand crime ?
 Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui se fait mon a-
 mant.

Pour regagner son cœur, & finir mon tourment,
 Tout n'est-il pas trop legitime ?

Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
 Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte.

Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
 Pour ne revivre plus, je descens au tombeau.

*Elle s'évanouit, & l'Amour descend
 auprès d'elle en volant.*

S C E N E IV.

L'AMOUR, PSICHE' évanouie.

L'AMOUR.

Votre peril, Psiché, dissipe ma colere,
 Ou plutost de mes feux l'ardeur n'a point cessé,
 Et bien qu'au dernier point vous m'avez sceu de-
 plaire.

Je ne me suis interessé

Que contre celle de ma mere.

J'ay veu tous vos travaux, j'ay suivy vos malheurs,
 Mes soupirs ont par tout accompagné vos pleurs;
 Tournez les yeux vers moy, je suis encor le même.
 Quoy ! je dis & redis tout haut que je vous aime,
 Et vous ne dites point, Psiché ; que vous m'aimez ?
 Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermez ;
 Qu'à jamais la clarté leur vient d'estre ravie ?
 O mort devois-tu prendre un dard si criminel,
 Et sans aucun respect pour mon estre eternal

Attenter à ma propre vie ?

Combien de fois, ingrate Deité,

Ay je grossi ton noir Empire,
 Par les mépris & par la cruauté
 D'une orgueilleuse ou farouche beauté?
 Combien même, s'il le faut dire,
 T'ay-je immolé de fidelles amans
 A force de raviffemens?
 Va, je ne blesseray plus d'ames,
 Je ne perceray plus de cœurs,
 Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs
 Qui nourrissent du Ciel les immortelles flammes,
 Et n'en lanceray plus que pour faire à tes yeux
 Autant d'amans, autant de dieux.
 Et vous, impitoyable mere,
 Qui la forcez à m'arracher
 Tout ce que j'avois de plus cher.
 Craignez à vostre tour l'effet de ma colere.
 Vous me voulez faire la loy,
 Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moy!
 Vous qui portez un cœur sensible comme un autre,
 Vous enviez au mien les delices du vostre!
 Mais dans ce même cœur j'enfonceray des coups,
 Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux;
 Je vous accableray de honteuses surprises,
 Et choisiray par tout à vos vœux les plus doux
 Des Adonis & des Anchises
 Qui n'auront que haine pour vous.

SCÈNE V.

VENUS, L'AMOUR, PSICHE' évanouie.

VENUS.
 LA menace est respectueuse,
 Et d'un enfant qui fait le revolté.
 La colere prelomtueuse...

L'AMOUR.
 Je ne suis plus enfant, & je l'ay trop esté.
 Et ma colere est juste autant qu'impetueuse.

L'impetuosité s'en devoit retenir,
 Et vous pourriez vous souvenir
 Que vous me devez la naissance.

L' A M O U R .

Et vous pourriez n'oublier pas
 Que vous avez un cœur & des appas
 Qui relevent de ma puissance :
 Que mon arc de la vostre est l'unique soutien,
 Que sans mes traits elle n'est rien,
 Et que si les cœurs les plus braves
 En triumphe par vous se sont laissez trainer,
 Vous n'avez j'amaï fait d'esclaves
 Que ceux qu'il m'a plû d'enchaîner.
 Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance

Qui tyrannisent mes desirs ;
 Et si vous ne voulez perdre mille soupirs,
 Songez en me voyant à la reconnoissance,
 Vous qui tenez de ma puissance
 Et vostre gloire, & vos plaisirs.

V E N U S .

Comment l'avez vous defendüe,
 Cette gloire dont vous parlez ?
 Comment me l'avez vous renduë ?
 Et quand vous avez veu mes autels desolez,
 Mes temples violez,
 Mes honneurs ravalez,
 Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
 Comment en a-t-on veu punie
 Psiché qui me les a volez ?
 Je vous ay commandé de la rendre charmée
 Du plus vil de tous les mortels,
 Qui ne daignast répondre à son ame enflam-
 mée
 Que par des rebuts eternels,
 Par les mépris les plus cruels,
 Et vous même l'avez aimée ?
 Vous avez contre moy seduit des immortels.

C'est

C'est pour vous qu'à mes yeux les Zephirs l'ont
cachée,

Qu'Apollon même suborné
Par un oracle adroitement tourné

Me l'avoit si bien arrachée,

Que si sa curiosité

Par une aveugle défiance

Ne l'eust renduë à ma vengeance,

Elle échappoit à mon cœur irrité.

Voyez l'estat où vostre amour l'a mise,

Vostre Psiché, son ame va partir,

Voyez, & si la vostre en est encor éprise,

Recevez son dernier soupir.

Menacez, bravez moy, cependant qu'elle ex-
pire :

Tant d'insolence vous sied bien,

Et je dois endurer, quoyqu'il vous plaise dire,

Moy qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, déesse impitoyable,

Le destin l'abandonne à tout vostre courroux :

Mais soyez moins inexorable

Aux prieres, aux pleurs d'un fils à vos genoux.

Ce doit vous estre un spectacle assez doux,

De voir d'un œil Psiché mourante,

Et de l'autre ce fils d'une voix suppliante

Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.

Rendez moy ma Psiché, rendez-luy tous ses char-
mes,

Rendez-là, déesse, à mes larmes,

Rendez à mon amour, rendez à ma douleur

Le charme de mes yeux, & le choix de mon
cœur.

VENUS.

Quelque amour que Psiché vous donne,

De ses malheurs par moy n'attendez pas la fin :

Si le destin me l'abandonne,

Je l'abandonne à son destin.

Ne m'importunez plus, & dans cette infortune

Laissez-la sans Venus triompher, où perir.

L'AMOUR.

Helas! si je vous importune,
Je ne le ferois pas, si je pouvois mourir.

VENUS.

Cette Douleur n'est pas commune,
Qui força un immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez par son excès si mon amour est fort.
Ne luy ferez vous grace aucune?

VENUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
Vostre amour, il désarme, il fléchit ma rigueur:
Vostre Psiché reverra la lumière.

L'AMOUR.

Que je vous vay par tout faire donner d'encens!

VENUS.

Ouy, vous la reverrez dans sa beauté première:
Mais de vos vœux reconnoissans
Je veux la deference entière.

Je veux qu'un vray respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moy, je ne veux plus de grace,
Je reprens toute mon audace,
Je veux Psiché, je veux sa foy,
Je veux qu'elle revive & revive pour moy,
Et tiens indifferant que vostre haine lasse,
En faveur d'une autre se passe.

Jupiter qui paroist va juger entre nous
De mes emportemens, & de vostre courroux.

*Après quelques éclairs & roulemens de tonnerre, Ju-
piter paroist en l'air sur son aigle.*

SCÈNE DERNIÈRE.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR,
PSICHÉ.

L'AMOUR.

Vous à qui seul tout est possible,
Pere des dieux, Souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mere inflexible,
Qui sans moy n'auroit point d'autels.
J'ay pleuré, j'ay prié, je soupire, menace,
Et perds menaces & soupirs;
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse, ou triste face,
Et que si Psiché perd le jour,
Si Psiché n'est à moy, je ne suis plus l'Amour.
Ouy, je rompray mon arc, je briseray mes flèches,
J'eteindray jusqu'à mon flambeau,
Je laisseray languir la nature au tombeau;
Ou si je daigné aux cœurs faire encor quelques brèches,
Avec ces pointes d'or qui me font obeïr
Je vous blesseray tous là haut pour des mortelles,
Et ne décocheray sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à l'haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates, & des cruelles.
Par quelle tyrannique loy.
Tiendray-je à vous servir mes armes toujours prestes,
Et vous feray-je à tous conquestes sur conquestes,
Si vous me defendez d'en faire une pour moy?

JUPITER.

Ma fille, sois luy moins severe.

Tu tiens de sa Psiché le destin en tes mains,
La Parque au moindre mot va suivre ta colere,
Parle, & laisse-toy vaincre aux tendresses de mere,
Ou redoute un courroux que moy-même je crains.

Veux-tu donner le monde en proie
 A la haine, au desordre, à la confusion,
 Et d'un Dieu d'union,
 D'un Dieu de douceurs & de joye,
 Faire un Dieu d'amertume & de division ?
 Considere ce que nous sommes,
 Et si les Passions doivent nous dominer,
 Plus la vengeance a dequoy plaire aux hom-
 mes,
 Plus il sied bien aux dieux de pardonner.

V E N U S.

Je pardonne à ce fils rebelle ;
 Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
 Qu'une misérable mortelle,
 L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psi-
 ché,
 Sous ombre qu'elle est un peu belle,
 Par un hymen dont je rougis,
 Souille mon alliance, & le lit de mon fils ;

J U P I T E R.

Hé bien, je la fais immortelle,
 Afin d'y rendre tout égal.

V E N U S.

Je n'ay plus de mépris, ny de haine pour elle,
 Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
 Psiché, reprenez la lumiere,
 Pour ne la reperdre jamais,
 Jupiter a fait vostre paix,
 Et je quitte cette humeur fiere
 Qui s'opposoit à vos souhaits.

P S I C H E.

C'est donc vous, ô grande déesse,
 Qui redonnez la vie à ce cœur innocent !

V E N U S.

Jupiter vous fait grace, & ma colere cesse.
 Vivez, Venus l'ordonne ; aimez, elle y consent.

P S I C H E à l'Amour.

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme !

L'AMOUR à Psiché.

Je vous possède enfin, delices de mon ame?

JUPITER.

Venez Amans, venez aux Cieux.
 Achever un si grand & digne Hymenée,
 Viens-y, belle Psiché, changer de destinée,
 Viens prendre place au rang des dieux.

Deux grandes machines descendent aux deux costez de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers vers. Venus avec sa suite monte dans l'une, l'Amour avec Psiché dans l'autre & tous ensemble remontent au Ciel.

Les Divinitez qui avoient esté partagées entre Venus & son Fils, se réunissent en les voyant d'accord; & toutes ensemble par des concerts, des chants & des dances, celebrent la feste des nopces de l'Amour.

Apollon paroist le premier, & comme Dieu de l'harmonie commence à chanter, pour inviter les autres dieux à se rejouir.

RECIT D'APOLLON.

UNissons-nous troupe immortelle,
 Le Dieu d'Amour devient heureux amant,
 Et Venus a repris sa douceur naturelle
 En faveur d'un fils si charmant :
 Il va goustier en paix, après un long tourment,
 Une felicité qui doit estre eternelle.

Toutes les Divinitez chantent ensemble ce couplet à la gloire de l'Amour.

CElebrons ce grand jour ;
 Celebrons tous une feste si belle :
 Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle ;
 Qu'ils fassent rettenir le celeste séjour :

Chantons, repetons tour à tour,
 Qu'il n'est point d'ame si cruelle
 Qui tost ou tard ne se rende à l'Amour.

APOLLON continuë.

LE Dieu qui nous engage,
 A luy faire la Cour,
 Defend qu'on soit trop sage.
 Les plaisirs ont leur tour,
 C'est leur plus doux usage,
 Que de finir les soins du jour.
 La nuit est le partage
 Des Jeux, & de l'Amour.

Ce seroit grand dommage
 Qu'en ce charmant séjour
 On eust un cœur sauvage.
 Les plaisirs ont leur tour.
 C'est leur plus doux usage.
 Que de finir les soins du jour.
 La nuit est le partage
 Des Jeux, & de l'Amour.

*Deux Muses qui ont toujours évité de s'engager sous les
 Loix de l'Amour, conseillent aux belles, qui n'ont point
 encore aimé, de s'en défendre avec soin à leur exemple.*

CHANSON DES MUSES.

GARDEZ-VOUS, beautez severes,
 Les Amours font trop d'affaires,
 Craignez toujours de vous laisser charmer ;
 Quand il faut que l'on soupire,
 Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;
 Le martire
 De le dire,
 Couste plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer sans peines,
 Il est peu de douces chaînes,
 A tout moment on se sent alarmer :
 Quand il faut que l'on soupire,
 Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;
 Le martire
 De le dire,
 Couste plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RECIT DE BACCHUS.

Si quelque fois,
 Suivant nos douces Loix,
 La raison se perd & s'oublie,
 Ce que le vin nous cause de folie
 Commence & finit en un jour ;
 Mais quand un cœur est enyvré d'Amour,
 Souvent c'est pour toute la vie.

Mome declare qu'il n'a point de plus doux employ que de médire, & que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se joier.

RECIT DE MOME.

Je cherche à médire
 Sur la terre & dans les cieux,
 Je soumets à ma Satire
 Les plus grands des Dieux.
 Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne ;
 Il est le seul que j'épargne aujourd'huy ;
 Il n'appartient qu'à luy
 De n'épargner personne.

ENTRÉE DE BALLET,

Composée de deux Manades & de deux Égyptiens qui suivent Bacchus.

ENTRÉE DE BALLET.

Composée de quatre Polichinelles & de deux Matossins qui suivent Mome, & viennent joindre leur plaisanterie & leur badinage aux divertissemens de cette grande feste.

Bacchus & Mome qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson, Bacchus à la louange du vin, & Mome une chanson enjouée, sur le sujet & avantages de la raillerie.

RECIT DE BACCHUS.

Admirez le jus de la treille:
 Qu'il est puissant! qu'il a d'attraits!
 Il sert aux douceurs de la Paix,
 Et dans la guerre il fait merveille:
 Mais sur tout pour les amours,
 Le vin est d'un grand secours.

RECIT DE MOME.

Folâtrons, divertissons-nous,
 Raillons, nous ne sçaurions mieux faire,
 La raillerie est nécessaire
 Dans les jeux les plus doux.
 Sans la douleur que l'on goûte à médire,
 On trouve peu de plaisirs sans ennuy;
 Rien n'est si plaisant que de rire,
 Quand on rit aux dépens d'autrui.
 Plaisantons, ne pardonnons rien,
 Rions, rien n'est plus à la mode,
 On court peil d'estre incommode,

En

En disant trop de bien.

Sans la douceur que l'on gouste à medire,
 On trouve peu de plaisirs sans ennuy ?
 Rien n'est si plaisant que de rire,
 Quand on rit aux depens d'autruy.

Mars arrive au milieu du Theatre, suivy de sa troupe guerriere, qu'il excite à profiter de leur loisir, en prenant part aux divertissemens.

RECIT DE MARS.

Laissons en paix toute la terre,
 Cherchons de doux amusemens ;
 Parmy les jeux les plus charmans.
 Melons l'image de la guerre.

ENTRÉE DE BALLET.

Suivans de Mars, qui sont, en dansant avec des enseignes, une maniere d'exercice.

DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les troupes differentes de la suite d'Appallon, de Bacchus, de Mome, & de Mars après avoir achevé leurs entrées particulieres, s'unissent ensemble en forment la derniere entrée, qui renferme toutes les autres.

Un Chœur de toutes les voix & de tous les instrumens, qui sont au nombre de quarante, se joint à la dance generale, & termine la feste des nocces de l'Amour & de Psiche.

DERNIER CHOEUR.

Chantons les plaisirs charmans
 Des heureux amans,
 Que tous le Ciel s'empresse
 A leur faire la Cour,
 Celebrons ce beau jour

34 PSICHE, TRAGÉDIE.
Par mille doux chants d'allegresse,
Celebrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand salon du palais des Tuilleries, ou Psiché a esté représentée devant leurs Majestez, il y avoit des tymbales, des trompettes & des tambours, mélez dans ces derniers concerts; & ce dernier couplet se chantoit ainsi.

CHANTONS les plaisirs charmans
Des heureux amans.
Répondez-nous trompettes,
Tymbales & tambours:
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes,
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

F I N.

